

de ogen van de vrijwilligers waren het synoniemen, gelijk aan 'schorriemorrie', 'luizenvolk' en 'het vuil'. De medeplichtigheid aan oorlogsmisdaden en genocide lijkt door de opzet van het boek een logische vervolgstap. Hoewel Seberechts het niet expliciteert, wordt daarmee in het boek een (mono-)causaliteit gesuggereerd die niet geheel overtuigt. Mogelijke andere situationele factoren die in het openingshoofdstuk kort zijn aangestipt, zoals 'peer pressure' en de context van 'guerillawarfare', komen in de rest van zijn boek niet terug, ook niet in het laatste hoofdstuk waarin de naoorlogse berechting wordt behandeld en de auteur de balans opmaakt.

Met veel gezag en een vlotte pen heeft Seberechts met *Drang naar het Oosten* een toegankelijk en informatief werk afgeleverd, dat zonder meer zijn weg naar een breed lezerspubliek zal vinden. De lange aanloop die hij neemt, beginnend in de jaren twintig met de opkomst van Stalin en Hitler, biedt die lezers essentiële achtergrondinformatie. Voor onderzoekers in het nog jonge vakgebied van *perpetratorstudies* is *Drang naar het Oosten* een waardevolle aanwinst. Het wachten is op een tweede deel, waarin het daderschap van deze grote groep Vlamingen verder wordt uitgediept. Het is duidelijk dat Seberechts daarvoor reeds het materiaal in handen heeft.

**Geraldien von Frijtag**

KOEN AERTS

***Kinderen van de repressie : Hoe Vlaanderen worstelt met de bestrafing van de collaboratie***

Kalmthout, Polis, 2018, 319 p.

Avec 'Kinderen van de repressie', Koen Aerts dresse un portrait sans concession de la répression de la collaboration en Flandre et surtout de l'impact sociétal et politique des sanctions prises vis-à-vis des traîtres présumés et de leurs familles. Un livre qui fera indubitablement date à la fois dans l'historiographie de la Seconde Guerre mondiale et dans le débat public relatif à cet enjeu mémoriel de premier plan. Il faut dire que le jeune historien gantois n'en est pas à son coup d'essai. Après avoir consacré sa thèse à la réintégration juridique des inciviques au sein de l'État belge (2011), cet historien prolifique

a participé à plusieurs projets remarquables. Citons la publication d'une histoire contrefactuelle de la Belgique (avec Maarten Van Ginderachter et Antoon Vrints en 2014) et d'un guide pratique pour mener des recherches sur un parent suspecté de collaboration (avec Dirk Luyten, Bart Willems, Paul Drossens et Pieter Lagrou, en 2017). Le second ouvrage en témoigne : Aerts n'écrit pas que pour les historiens patentés, mais inscrit aussi ses recherches dans la veine de l'histoire publique. Il est d'ailleurs à l'origine de la série télévisée documentaire 'Kinderen van de collaboratie' qui a justement donné la parole aux descendants de collaborateurs (Canvas, 2017).

Parallèlement à ces initiatives tournées vers le grand public, l'ouvrage 'Kinderen van de repressie' est en fait l'ouvrage de synthèse qui met un point d'orgue à ces années de recherche consacrées à la mémoire des enfants de collaborateurs présumés (surnommés 'de zwarten'). Au total, à peu près 100.000 Belges ont été touchés par la répression au sens large (notion qui recouvre les procédures judiciaires et l'épuration administrative). Ce qui, à la génération suivante, représente entre 300.000 et 400.000 individus (sans doute, plus selon l'auteur). Aerts, secondé par des étudiants de l'université de Gand, a réalisé une centaine d'interviews auprès d'une partie de ces descendants. Au-delà de la diversité des vécus individuels, 'Kinderen van de repressie' vise à décrire l'expérience commune de ces enfants stigmatisés pour une faute qui n'est pas la leur et à analyser comment cette réalité collective a été prise en considération par l'État, la société et le monde politique.

Le livre est structuré autour de trois grandes parties thématiques qui suivent également une logique chronologique. La première partie est consacrée aux implications directes de la collaboration sur la génération suivante. Sans l'avoir choisi, ces fils et filles sont inscrits dans des mouvements de jeunesse collaborationnistes. En 1944, on n'évoque pas encore l'idée que ces enfants sont victimes de leur éducation, mais on tend à assimiler engagement politique et faute, quel que soit l'âge. Le livre traite ensuite des conséquences matérielles de l'enfermement et du jugement des suspects : dans

l'immédiat, environ 25.000 mineurs sont privés d'un ou deux parent(s) incarcéré(s) et doivent se débrouiller pour survivre, dans un environnement souvent hostile: suspicion, colère populaire, réticence des CAP (Commissions d'Assistance Publique) et des autorités locales à aider des enfants de suspects. Il n'y a en tous les cas aucune aide structurelle, aucune attention politique particulière vis-à-vis de ces familles visiblement appauvries. Les sanctions et surtout leur impact psychologique seront lourdes de conséquences...

La deuxième partie du livre traite justement de la portée à long terme de la stigmatisation des suspects et de leurs enfants. Unies par une expérience de vexations, isolées par la détérioration de leurs conditions de vie et par des déménagements imposés ou consentis, les familles concernées se voient bannies ou se bannissent elles-mêmes de la société. Aerts souligne que les scènes d'humiliation publique participent même de la construction d'un 'patrimoine immatériel de toute une communauté' (p. 90). Ce ferment identitaire amène à l'élaboration de nouveaux liens de sociabilité et de réseaux de solidarité clandestins qui transcendent les divergences idéologiques de leurs membres: pour ces compagnons de sort, le statut de victime prime sur toute autre appartenance. Concrètement, les structures d'avant-guerre, comme certains mouvements de jeunesse, renaissent; les enfants des familles 'noires' tendent à se regrouper dans les mêmes écoles, notamment jésuites. Certes, il y a des différences selon les régions et les milieux, mais les liens entre catholicisme et nationalisme flamand tendent à se resserrer, en cette période de repli communautaire.

La troisième partie du livre est la plus importante au niveau du contenu et du nombre de pages. Intitulée 'de zwarte zuil' (le pilier noir), elle développe la thèse principale de l'ouvrage qui réside dans 'l'effet paradoxal de la répression d'après-guerre (...): plutôt que d'amener les suspects et coupables au repentir face à leurs choix et comportements pendant la guerre, [la répression] a surtout forgé des liens à vie qui les unissent dans une aversion commune vis-à-vis de la Belgique' (p. 131). La répres-

sion d'après-guerre a fondé une famille, un pilier qui fait depuis lors partie intégrante de la société flamande. Aerts décline ce constat fondamental dans les champs politiques, sociaux, économiques, mémoriels et historiques. Du point de vue politique, c'est d'abord le CVP qui se fait le principal défenseur des familles touchées par la répression en plaidant en faveur de l'atténuation des sanctions. Dans ce domaine, il est rapidement détrôné par la *Volkspartij* qui, fondée en 1954-1955, base son discours sur l'injustice de la répression et comptera, dans ses rangs, de nombreux mandataires personnellement touchés par cette dernière. Dans le paysage politique actuel, la N-VA et le *Vlaams Belang* sont indubitablement les héritiers de ce discours anti-belge. Aerts poursuit son raisonnement par l'examen de réseaux qui subsistent autour de journaux, d'associations, d'employeurs...

Enfin, une attention particulière est judicieusement accordée à l'histoire de la mémoire flamande de la Seconde Guerre mondiale. Des années 1950 aux années 1980, plusieurs initiatives mémorielles sont prises en Flandre et se focalisent sur la collaboration au détriment de la résistance. Il s'agit notamment de romans populaires, de l'Encyclopédie du mouvement flamand (dont de nombreux contributeurs ont été directement concernés par la répression), du lancement de la série télévisée '*De Nieuwe Orde*' (1982) et de la création d'un centre d'archives consacré au nationalisme flamand (ADVN, fondé en 1984). Selon Aerts, les années 1980 marquent aussi un tournant puisqu'elles ouvrent la voie à une écriture plus scientifique de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale grâce à des chercheurs comme Bruno De Wever, Pieter Lagrou, Herman Van Goethem qui sont, d'ailleurs, tous trois des descendants de collaborateurs flamands. Malgré ces prises de distance individuelles et les décennies écoulées, Aerts décèle la subsistance, en Flandre, d'un nationalisme viscéralement chevillé au traumatisme de la répression.

'Kinderen van de repressie' a le mérite de combiner adéquatement citations de témoignages individuels et raisonnements analytiques: les premières donnent un accès sensible aux expériences per-

sonnelles et sont autant de nuances au portrait de groupe des 'enfants de collaborateurs'; les seconds tirent profit de la connaissance approfondie qu'a l'auteur du fonctionnement de la répression en Flandre et des processus de reclassement des suspects, ainsi que d'une ouverture vers d'autres disciplines. Les apports de la psychologie dans le domaine des traumatismes et des processus mémoriels sont chaque fois éclairants et auraient pu sans doute être mieux répartis sur l'ensemble de l'ouvrage. L'écriture de Aerts est claire et convaincante, émouvante parfois. À cet égard, la conclusion du livre s'avère remarquable puisqu'elle présente un argumentaire dense et solide, tout en filant une métaphore sur la mémoire poétiquement comparée au battement de cœur du passé. Si la structure du livre une fois lu semble évidente, le fil rouge du raisonnement ne se découvre qu'au fur et à mesure des pages. On aurait pu imaginer annoncer les étapes du développement ou démontrer d'emblée pourquoi le cadre flamand s'avère bel et bien pertinent pour une telle étude. Les spécificités flamandes de la collaboration, de la répression et de leur mémoire ne sont que progressivement dévoilées. C'est seulement à la page 242 que Aerts signale que la proportion singulièrement élevée de catégories sociales privilégiées parmi les collaborateurs du nord du pays a certainement contribué à construire une mémoire particulière et à installer notamment l'idée que la répression a décapité le mouvement flamand.

Toujours est-il que le principal atout de cet ouvrage réside bien dans son approche audacieuse d'un versant majeur de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale et de ses conséquences sur la société belge. Avec *maestria*, Aerts décortique les racines du traumatisme mémoriel d'une frange de la population flamande. L'inaction de l'État belge a laissé toute la place à la ghettoïsation sociale et à la récupération politique qui, à leur tour, ont construit une mémoire du conflit, dominée par l'épisode de la répression. En se posant uniquement comme victimes de sanctions injustes et en diffusant largement cette vision, les collaborateurs présumés et leurs familles ont eu tendance à occulter les faits de guerre dans les mémoires. Une lecture simpli-

ficatrice du passé qui, selon l'auteur, entrave le processus de résilience des descendants de collaborateurs et qui, au niveau social, fait de l'ombre à d'autres expériences flamandes bien moins visibles (comme celles des déportés, des Juifs, des résistants...). 'Kinderen van de repressie' ouvre donc la voie à des recherches sur le vécu d'autres groupes, sur l'origine sociale et familiale des militants politiques, sur la transmission intergénérationnelle... Il permet aussi de mesurer les conséquences de l'indolence étatique en matière de réintégration sociale des descendants de ceux qui, un jour, ont trahi. Autant dire que le livre de Aerts est non seulement stimulant du point de vue intellectuel, mais aussi salvateur du point de vue sociétal.

**Anne Roekens**

ANNEKE GEYZEN

***De smaak van thuis. Erfgoed en voeding in Vlaanderen tussen 1945 en 2000***

Leuven, Universitaire Pers Leuven, 2018, 185 p.

*De smaak van thuis* is de handelseditie van het proefschrift dat Anneke Gezyzen in 2014 verdedigde aan de Vrije Universiteit Brussel. De aanleiding voor haar doctoraatsonderzoek was de toenemende aandacht voor cultureel erfgoed in Vlaanderen sinds het eerste decennium van de 21<sup>ste</sup> eeuw, en dan meer in het bijzonder voor het immateriële erfgoed van voeding, nl. eetcultuur. Vlaanderen toont zich geen uitzondering met die evolutie. Het is integendeel een eerder late volger van een internationale trend. De auteur verwijst bijvoorbeeld naar de Europese beslissing uit 1992 om typische voedingswaren van lidstaten op basis van een herkomstbenaming te merken en naar de erkenning van de Franse gastronomische maaltijd als UNESCO Immaterieel Cultureel Erfgoed in 2010. De internationale erkenning - in 2016 - van de Belgische Biercultuur kan gelden als Belgische pendant. De Belgische Frietkotcultuur raakte in 2017 erkend op de vier lijsten voor immaterieel erfgoed die het land rijk is.

Sociologen verklaren die hedendaagse aandacht voor voedingserfgoed: voeding bepaalt, net als taal, etniciteit, religie en kledij, mee een identiteit. Een gemeenschap eigent zich op een bepaald